

Françoise Collin (dir.) : *Le sexe des sciences. Les femmes en plus*

Françoise Ruel

Volume 6, numéro 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057741ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057741ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruel, F. (1993). Compte rendu de [Françoise Collin (dir.) : *Le sexe des sciences. Les femmes en plus*]. *Recherches féministes*, 6(1), 146–149.
<https://doi.org/10.7202/057741ar>

encore rarissimes. *Prisonnières à vie* est d'autant plus intéressant parce qu'il provient de la plume de l'une d'elles.

Danielle Lacasse
Archives nationales du Canada

Françoise Collin (dir.) : *Le sexe des sciences. Les femmes en plus*. Paris, Éditions Autrement, série Sciences et société n° 6, octobre 1992.

D'entrée de jeu, Françoise Collin nous soumet la question posée par cet ouvrage : « La science a-t-elle un sexe ? ». On connaît le faible degré de visibilité des femmes dans les sciences. Mais le paramètre de la sexuation a-t-il un sens dans le contexte du savoir scientifique toujours socialement admis comme le savoir objectif par excellence ? En France, les travaux sur ce sujet sont peu nombreux. Pour tenter d'y répondre, on nous propose ici 13 articles où la question est abordée sous différents angles. Françoise Collin fait d'abord goûter la puissance de l'idéologie qui colporte l'infériorité « naturelle » du sexe féminin à l'égard de la raison. Le chapitre 3 de la partie 2 s'en fera l'écho avec cinq exposés. Une telle idéologie s'accommode bien de la discrimination imposée aux femmes quant à leur formation frappée de freins implicites et d'autant mieux enracinés qu'ils le sont dans le contexte social et la culture générale. Ce décor planté, on ne s'étonnera presque pas de l'oubli des femmes par l'histoire des sciences elle-même. Au chapitre 1 de la partie 2, trois articles s'emploient avec bonheur à réhabiliter l'apport des femmes en science. Les études féministes se multipliant, le traitement du rapport des femmes au savoir scientifique se fait tantôt par le biais sociohistorique, tantôt à travers l'exercice même du savoir. Chaque fois, il en ressort des questions fort pertinentes quant à la nature de la science ou à ses pratiques. Par exemple, une science dont la représentation reflète une image masculine de la rationalité apparaît questionnable d'un point de vue psychanalytique. Il s'avère, par ailleurs, qu'elle tient davantage au besoin de conforter une hégémonie masculine qu'à confirmer une incompatibilité des femmes avec la science. Que les questions suscitées soient d'ordre éthique ou politique, les discours des femmes diffèrent de ceux des hommes. Les voix des femmes peuvent-elles être entendues ? En somme, selon Françoise Collin, la question qui se pose est celle de la démocratie, car « il n'y aura d'égalité véritable que lorsque hommes et femmes seront également décisionnaires du destin commun et lorsque les recherches scientifiques et leurs applications se feront au bénéfice et sous le contrôle des uns et des autres, c'est-à-dire lorsque le pouvoir ne sera plus celui que les uns exercent sur les autres, ou au nom des autres, mais celui qui se partage » (p. 27).

La partie 2 s'ouvre sur des « Figures de femmes scientifiques ». Jeanne Pfeiffer nous fait découvrir dans « Femmes savantes, femmes de sciences » l'intérêt des femmes pour la science, et ce, bien avant le XX^e siècle. Au XVII^e siècle, Madame de la Sablière, Marie Crous, Jeanne Dumée, etc., tiennent des propos en science qui témoignent de leurs réelles aspirations et de leurs compétences. Tout concourt cependant à limiter l'accès des femmes à la culture scientifique. Comme s'il s'agissait de conjurer une menace. Aussi l'histoire des sciences se doit-elle de participer à la « déconstruction de l'équation science=masculin, car il est nécessaire de reconnaître les origines historiques de

ce mythe, ainsi que les formes qu'il a revêtues dans le temps » si l'on veut aider les femmes à se réapproprier ce domaine de l'activité humaine. Avec « La femme d'Einstein », Françoise Balibar nous invite à faire plus ample connaissance avec Mileva Maric, brillante scientifique. Elle s'interroge sur sa contribution possible aux découvertes de son époux. Ses propos sont critiques, mesurés. On peut juger de la collaboration étroite de Mileva Maric avec Albert Einstein, de son effacement par suite de l'attitude d'Einstein lui-même mais aussi, et peut-être surtout, de l'absence d'intérêt des historiens des sciences à connaître la portée des rapports scientifiques de cette femme ayant fait des études supérieures en science avec celui que l'on connaît comme l'auteur de la théorie de la relativité. Suit un bref portrait de la biologiste américaine Barbara McClintock. S'entretenant avec Françoise Gaill qui a publié une traduction française de la biographie de celle-ci, Françoise Collin nous fait découvrir une femme passionnée par ses recherches mais dont la méthode peu traditionnelle en science conduira à sa marginalisation. Au fait, quel rôle le sexe a-t-il joué dans cette méconnaissance d'une femme exceptionnelle dont on reconnaîtra finalement la valeur en lui décernant le Nobel à l'âge de 83 ans, soit 50 ans après ses premières découvertes ?

Le chapitre 2 de la partie 2 s'intitule « Pratiques de sciences » et débute avec « La science de la femme : une affaire d'hommes ». Claude Blanckaert fait un retour rapide sur l'anthropologie française du XIX^e siècle où l'on peut constater à plus d'un exemple que si l'anthropologie est la « science de l'homme », elle est d'abord et avant tout une science d'hommes. L'influence d'un Le Bon et d'un Broca, sommités en matière de psychologie sociale et d'anthropologie, transparaît bien dans les préjugés sociaux de cette époque qui fonde l'inégalité sociale sur l'inégalité biologique, tableaux et statistiques à l'appui. Un tel patrimoine culturel mérite au XX^e siècle d'être interrogé surtout à travers la littérature populaire, la vulgarisation des sciences et la publicité. Puis, « Trajectoires » relate les propos tenus par plusieurs femmes de science françaises, recueillis par Françoise Collin, au sujet de leur choix de vie professionnelle et de ses conséquences sur la vie de tous les jours. Dans « Objectif : éducation », Verena Aebischer et Catherine Valabrègue constatent que les préjugés ont la vie dure et que seule, en matière d'éducation, une volonté politique ferme et inscrite dans la durée peut espérer infléchir les représentations actuelles des filles et des garçons en ce qui a trait aux sciences et aux technologies, et aux choix personnels qui en découlent. En France, entre autres, le processus de socialisation des filles et des garçons au cours duquel se construit leur identité sexuelle (tout particulièrement à l'adolescence) tend à renforcer le statu quo qui adjuge aux garçons les sciences et les technologies et aux filles les lettres et le secteur tertiaire. Avec « Mathématicienne », Marie-Françoise Roy nous sensibilise à la force et à l'ampleur du stéréotype qui colle aux mathématiques, à savoir qu'elles relèvent du domaine masculin. L'auteure esquisse la vie de deux grandes mathématiciennes : Sofya Kowalewskaya (prix de l'Académie des sciences de Paris en 1888) et Emmy Noether (créatrice de l'algèbre moderne), ce qui, pour elle, représente une façon de susciter une tradition intellectuelle des femmes dans ce domaine. Elle nous informe aussi des actions et des organisations en vue de promouvoir l'accès aux mathématiques, et tout spécialement de l'association française « Femmes et mathématiques » créée en 1987. Selon elle, l'avenir des femmes en mathématiques passe par « une vraie remise en cause de la culture et des valeurs ». Enfin, Françoise Laborie,

dans « Femmes, embryons et hommes de science », s'interroge de manière fort critique sur les nouvelles techniques de reproduction (NTR) et leur rôle comme pratiques de science susceptibles de modifier les rapports des femmes à l'égard de la science. Car si le paradigme naturaliste historiquement fondé selon lequel la différence biologique des sexes engendre forcément l'inégalité sociale entre hommes et femmes, le nouveau paradigme de la modernité fondé sur l'égalité génétique des sexes sert de paravent à « l'inégalité sociale du traitement des sexes dans les NTR » et, dans ce sens, entretient l'inégalité des rapports sociaux. Comme quoi un discours peut en cacher un autre, et la liberté des femmes dans cette aventure passe par une capacité de choisir en toute connaissance de cause, étant au fait des enjeux dont elles sont le cœur et là comme ailleurs plus souvent objets de science que sujets.

Le chapitre 3, « Le sexe et la raison », s'ouvre avec Geneviève Fraisse qui explique dans « Raison de l'espèce, raison de l'esprit » comment on peut jouer de raison avec déraison quand le discours s'adresse aux femmes. À partir de la Révolution française, on reconnaît la raison aux femmes comme faculté, mais, subtilement, on leur en occulte l'usage. Une telle discordance a-t-elle disparu de nos jours ? Avec « Je ne suis pas celle que vous pensez... », Marie-Josèphe Dhavernas se demande si l'image publique de la science, à laquelle on accorde d'emblée la masculinité, reflète la science au quotidien. Son analyse en renvoie une image plus proche de la réalité qui nous révèle la science comme l'apanage d'aucun sexe mais plutôt comme un mode de savoir en vue d'accéder à l'universel en tant qu'êtres humains, présidant ainsi à l'effondrement de l'antagonisme des sexes. Avec « On ne naît pas mathématicien », Catherine Goldstein s'emploie à scruter deux stéréotypes : celui sur « la » femme et celui sur « la » mathématique. Elle montre comment leur construction oblige à leur incompatibilité mutuelle. À travers de nombreux exemples, elle remet en question le discours même des mathématiques à l'égard des femmes et soutient que la pratique de celles-ci est indissociable de leur représentation. « Sujet apparent, sujet réel » offre une analyse d'après un point de vue psychanalytique exprimé par Nathalie Charraud. La science qui prétend être neutre affirmant avoir évacué le sujet pour ne parler que de son objet d'étude l'est-elle vraiment ? L'auteure illustre le retour du sujet banni à travers la vie de quatre savants : Einstein, McClintock, Marie Curie et Cantor, en s'appuyant sur un modèle élaboré par Lacan. Enfin, Françoise Balibar, dans « Y a-t-il une science féminine ? », s'interroge sur le rapport de sexualité de la science que défend une thèse dominante du féminisme américain. Et plutôt que de chercher à « changer la science » en voulant en faire une science autre parce que féministe, elle croit que c'est en dégageant la science des conceptions scientistes dans lesquelles elle s'enferme depuis 100 ans que les femmes peuvent agir avec le plus de discernement et dans une perspective de progrès universel.

La dernière partie du volume est confiée à Isabelle Stengers pour qui il importe de poser sur la science un autre regard. Éviter les pièges – épistémologiques surtout – posés par les tenants actuels de la science tout en intervenant dans son histoire. Mais comment ? D'abord en réapprenant à rire ! Non pas le rire de la dérision, mais celui de l'humour. Le rire : arme suprême pour désamorcer les prétentions de la rationalité, de l'objectivité à se muer en argument d'autorité et derrière lesquelles se cache toujours le pouvoir, en science comme ailleurs. Se référant abondamment à Bruno Latour, l'auteure y affirme l'absence de neutralité de la science, une affabulation que certaines

personnes perçoivent comme la marque de sa singularité. Pour Isabelle Stengers, la singularité de la science réside dans le fait qu'elle puisse créer des fictions qui « fassent histoire », c'est-à-dire que la science « crée de la vérité » en faisant passer ses fictions à l'histoire. Pour elle, la singularité des sciences rend indissociables intérêt, vérité et histoire. Et réapprendre à rire représente pour les femmes, qui forment une minorité en science, une façon de relever le défi de résister à la fascination exercée par la norme de la majorité autant qu'à la tentation de la prendre à contre-pied.

En somme, voilà un ouvrage riche, critique, qui réconcilie les femmes et la science pour le mieux-être et l'avenir de la communauté humaine.

Françoise Ruel
Étudiante de troisième cycle en didactique des sciences
Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval

Daphne Marlatt : *Ana historique*. Traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1992, 181 p. (Collection connivences).

Il est rare que dans la revue *Recherches féministes* soit publié le compte rendu d'un roman... Cependant, ce numéro intitulé « Temps et mémoire des femmes » donne l'occasion de faire connaître une fiction féministe qui traverse plus de 100 ans d'histoire.

Annie, la narratrice, fait des recherches dans les archives de Vancouver pour son mari Richard, un professeur d'histoire. Mais, elle est vite tentée de se dégager de son rôle de chercheuse de petites pièces manquantes lorsqu'elle s'aperçoit qu'il y a des « personnes portées disparues sous les décombres » (p. 147). Elle décide alors de raconter l'histoire de celles-ci et, par le fait même, sa propre histoire. Comme du côté des faits il n'y a que des jalons en ce qui regarde les mères de la cité, il faut que l'imaginaire prenne le relais. Ainsi part-elle de l'histoire traditionnelle et officielle pour rejoindre tout d'abord sa mère Ina, une immigrante paranoïaque « morte de raison ». « Que fait-on quand le vrai qu'on sent en soi diffère de la norme ? » (p. 19). « Que fait une femme de ses préférences inexprimées, de ses propres désirs ? » (p. 39).

De fil en aiguille, au hasard des quelques documents qui témoignent des vies des femmes (photographies, certificats de mariage, cahier), Annie découvre Ana Richards, une institutrice veuve arrivée d'Angleterre en 1873. Elle voudrait reconstituer le destin de cette femme aux prises avec « un monde d'hommes fait de travail, de boue [...], un monde de lanternes, d'accidents subits, de blagues et de bagarres qui scandaient les longues heures de labeur » (p. 23). Comme les registres sont laconiques, il lui faut imaginer la vie d'Ana. Les thèmes propres à l'héritage des femmes lui permettent de poursuivre sa quête à travers les générations : l'être et le paraître, la séduction, le désir des hommes, la peur, la liberté, la vie quotidienne dans les maisons, les menstruations, la maternité, l'écriture, l'amour...

Parce qu'elle a le pouvoir de romancer, l'écriture délivre Ina, la mère, en la faisant revivre autrement. L'écriture invente aussi de nouveaux espaces amoureux, ceux de l'amour lesbien. En se réappropriant le passé, le texte veut